

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** - (2007)  
**Heft:** [2]: Histoire militaire

**Artikel:** L'histoire du soldat aura 90 ans  
**Autor:** Minder, Gabriel  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-346799>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



Lors des deux mobilisations, l'information, les loisirs et les distractions ont été nécessaires pour maintenir le moral des militaires. Comme, d'ailleurs, les indispensables œuvres sociales et les activités culturelles.

## L'Histoire du Soldat aura 90 ans

### Cap Gabriel Minder

Rédacteur, Bulletin de la Société militaire de Genève (*EclairaGE*)

Vers la fin de 1917, alors que le moral était au plus bas en Europe, trois amis, Ernest Ansermet, Charles Ferdinand Ramuz et Igor Stravinsky, lequel vient de perdre tous ses revenus de Russie, décident de mettre sur pied un spectacle pour gagner un peu d'argent avec le moins de frais possible, par exemple dans un petit théâtre ambulante. Ils cooptent le peintre René Auberjonois et en juillet 1918, Ansermet peut écrire à Manuel de Falla que l'œuvre est achevée. C'est un conte russe, joué et dansé, *l'Histoire d'un soldat*, qui ayant pour tout bien un petit violon – truchement de son âme et source d'inspiration pour Stravinsky – cédant aux séductions d'un personnage diabolique, lui vendait son violon – donc son âme – et perdait tout.

C'est ainsi qu'eut lieu au Théâtre municipal de Lausanne, le samedi 28 septembre 1918, grâce à dix personnalités d'exception, la première d'une des collaborations artistiques les plus remarquables jamais conçues en terre romande !<sup>1</sup>

Qu'on en juge: musique: Igor Stravinsky; texte et imprésario: Charles Ferdinand Ramuz (Cpl); Direction musicale: Ernest Ansermet; décors: René Auberjonois; garantie financière: Werner Reinhardt, Winterthour; le Lecteur: Elie Gagnebin, professeur de paléontologie; Le Soldat: Gabriel Rosset, Belletrien; Le Diable: Georges Pitoëff et Jean Villard; La Princesse: Madame Pitoëff.

Ramuz avait fixé à 21 heures le lever du panneau de baraque foraine qui servait de rideau: « une heure fort tardive pour Lausanne mais la représentation durait moins de 2 heures et il fallait bien remplir la soirée » ! Le prix des places, très élevé « afin d'attirer des gens chics », était de 15 francs. La foule se presse à l'entrée, mais, dès les premières scènes, la salle devient houleuse et, à la fin, sifflets et huées se mêlent aux applaudissements. La critique est partagée, la *Gazette de Lausanne* louant les

exécutants et notamment Ansermet, qui « a accompli un tour de force en dirigeant la partition la plus hérissée de complications rythmiques que je connaisse. »

Cependant la tournée ambulante prévue est dramatiquement contrée par la grippe espagnole: elle décime ses exécutants, de sorte que la pièce ne peut quitter le berceau lausannois. Puis viennent l'armistice et la grève générale en Suisse. Cette première devait donc rester la seule représentation sur de longs mois. Bien que reprise plus tard à Paris, Rome et Genève, ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que *l'Histoire du Soldat* put commencer sa grande carrière, avec à nouveau la participation d'artistes célèbres, tels Jean Cocteau et Igor Markevitch.

Le charme de cette création consiste en une ambiguïté: voici des esthètes cultivés, rompus à toutes les techniques des *Ballets russes* de Diaghilev qui, génialement, s'efforcent de retrouver l'innocence des baladins et le regard de l'enfant. Mais ils ne peuvent y parvenir véritablement, car ils ont déjà goûté à la pomme de la connaissance.

La pièce est donc un délicieux mélange de simplicité et d'amertume, qui continue de conquérir tous les jeunes de 7 à 77 ans !

Cette représentation artistique du soldat nous mène à nous interroger en général sur le moral du soldat suisse en service actif pendant la Première Guerre mondiale: on constate une lointaine ressemblance avec le destin de la pièce.<sup>2</sup>

En avril 1917, jusqu'à 100'000 soldats sont sous les armes. La situation économique du pays ne cesse d'empirer de 1916 à 1918, conduisant à l'exacerbation des tensions sociales: la Suisse doit faire face à une crise sérieuse.

<sup>1</sup> Jean-Jacques Langendorf, *Ernest Ansermet – Une vie pour la Musique*, PPUR, Lausanne, Collection Le savoir suisse, 2004.

<sup>2</sup> Compte-rendu d'ouvrage: Morel, Yves-Alain, *Aufklärung oder Indoktrination? Truppeninformation in der Schweizer Armee, 1914-1945*, éd. Thesis Verlag, Zürich, 1996, 336 pp.

Les temps de service des unités mobilisées aux frontières ou au service d'ordre s'allongent, avec des effets néfastes sur le moral. En novembre 1914, le général Wille avait créé un *Bureau de conférences* dirigé par l'universitaire fribourgeois Gonzague de Reynold. Il aura la tâche de fournir aux unités, sur demande, des lectures et des distractions pour les mois d'hiver. Mais surtout, par le choix des ouvrages et l'organisation de conférences aux thèmes historiques ou patriotiques, il doit renforcer l'esprit de résistance de la troupe. Des thèmes de discussion, appuyés par des publications (les « schémas ») doivent être transmis aux officiers subalternes par des hommes de liaison, en alternance avec des exercices tactiques (*Kriegspiel*).

Mais l'organisation souffre d'un manque de moyens et de permanence : elle ne fonctionne en définitive que durant deux hivers. Méconnue de la troupe, elle ne parvient guère à convaincre les commandants. Enfin les thèmes à traiter nécessitent un temps et un travail de préparation importants.

Durant l'entre-deux guerres, le raccourcissement des budgets comme des temps de service entraînent son démantèlement. En 1939, une nouvelle menace s'ajoute aux risques d'invasion : la propagande des belligérants, largement répandue, fait douter de notre capacité de défense. De plus, la censure (section Presse et Radio) entraîne un manque d'information de la population comme de la troupe, ce qui n'arrange rien.

Guisan, convaincu de l'importance du moral et de la volonté de résistance, soutient alors la création d'« Armée et Foyer (A+F) », une nouvelle organisation dont le rôle sera d'agir au sein de la troupe comme de la population civile, par le biais de divertissements, d'informations, de conférences, débats et films.

Mais A+F aussi souffre durant plus d'une année de graves problèmes d'organisation interne et devient l'objet de rivalités entre le commandement de l'armée et les autorités politiques du pays. Beaucoup dépend de la qualité et de la confiance des officiers de liaison comme des commandants d'unités. On ne peut guère parler d'une réelle efficacité avant l'automne 1940, date à laquelle la plus grande peur est passée.

Pour y parvenir, « Armée et Foyer » a su s'entourer de nombreuses organisations civiles et para-militaires et d'instances officielles, créant ainsi une importante synergie. Perçue comme adversaire de la censure, A+F a gagné la crédibilité du public à travers de grands efforts de neutralité et d'objectivité ; les thèmes les plus délicats sont dès lors débattus en privé ou en cercles fermés.<sup>3</sup> Enfin, les moyens utilisés, notamment les films et actualités cinématographiques, ont créé un réseau de confiance apte à toucher un vaste public.

G.M.

<sup>3</sup> Le passage suivant de *Heer und Haus*, Februarbulletin vom 5.02.1944 an Verbindungsoffiziere, marque bien la valeur attribuée au moral de la troupe :

„ Ein Soldat, der wohl gut schießen, laufen oder skifahren kann, dient unseren Zwecken nur schlecht, wenn ihm die positive innere Einstellung zum Land fehlt. Im entscheidenden Moment kann er ebensogut rückwärts laufen, gar rückwärts schießen! „

(suite de la page 30)

pendant quelques heures ou quelques jours, contre lequel il faut lutter constamment.» Il faut, par un mot ou un sourire, «apaiser les heurts inévitables entre ces hommes qui se côtoient sans cesse (...)». Si le temps le permet au mois de novembre, «il faut souhaiter que nos puissions faire quelques exercices de combat qui nous sortent de notre coin, en forêt ou terrains variés. Approche, rencontres, patrouilles, observations, coup de main, toutes choses qui intéressent les hommes, aiguisant leur sens du combat, et évitent la monotonie.

(...) les hommes désirent savoir, être renseignés. Ils ne le sont pas assez et non par notre faute. (...) ils marcheraient mieux s'ils étaient mieux renseignés, si on leur faisait un peu plus confiance. Un communiqué d'armée qui expliquerait en gros la situation, le motif des rappels ou du maintien sous les armes.»

Enfin cette note de février 1940: «Je suis hanté par l'image de ces hommes [les siens] à leur premier contact avec la guerre. (...) quand ils se seront battus pendant un mois, ceux qui survivront en sauront sans doute plus que je ne pourrais jamais leur apprendre. Mais le tout, c'est qu'ils ne paient pas trop cher cette première expérience.»

Le deuxième texte retenu est une pièce de théâtre, *Mes compagnons que voici*, qui évoque les événements du printemps 1940 et le repli d'une grande partie de l'armée dans le Réduit national. Ecrite durant les mois d'octobre et de novembre 1940, créée lors de la soirée de Noël de la II/4, elle est jouée le 15 janvier 1941 à la Maison du Peuple à Lausanne. Dans le prologue, le lieutenant s'exclame: «Que de souvenirs, que d'expériences, que d'images se sont accumulées. Aujourd'hui, nous les avons encore présents à la mémoire. (...) Bientôt nous oublierons, nous déformerons. Alors naîtront ces légendes que nous connaissons et dont nous avons souri lorsque nos aînés nous les ont contées. (...) Nous ne les éviterons pas; elles répondent sans doute à un besoin.»

Le troisième, c'est le toast à la patrie prononcé au Rapport de la division mécanisée 1 en 1965, par Raymond Gafner, ancien commandant du régiment d'infanterie motorisée 2. «Ce qui me frappe, en analysant la vision que beaucoup de nos (...) jeunes concitoyens ont aujourd'hui de la patrie, c'est son caractère à la fois flou et conditionnel. (...) à l'égard de son pays, le citoyen tend (...) à s'arroger plus de droits qu'il ne se reconnaît de devoirs. Les droits prennent la forme agressive de revendications, alors que les devoirs sont abaissés au niveau des obligations. C'est ce que j'ai appelé le patriotisme conditionnel. Alors intervient comme contrepoids, mes chers camarades, une valeur qui nous est commune à tous, quel que soit notre âge, et que j'appellerai le patriotisme du soldat. (...) S'il échappe au flou, le patriotisme du soldat échappe également au conditionnel. Les devoirs se haussent même jusqu'à incarner le devoir. Nous, officiers, nous remplissons même un office. Le patriotisme du soldat (...) amène donc l'homme à placer sans hésitation la patrie au-dessus de lui-même (...).» Raymond Gafner, conscient de ses capacités de commandement, fonctionne avec une bonne dose d'humilité, il sait qu'il faut combattre la recherche de la popularité à tout prix. «Cette popularité ne sera que factice, car les hommes voient juste. Et sentent là où il y a compréhension et là où il y a faiblesse.»

H.W.